



La « scientificité » dans les « sciences » de l'homme d'après Guy Palmade

Jean-Dominique Robert

Volume 36, Number 1, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705775ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705775ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Robert, J.-D. (1980). La « scientificité » dans les « sciences » de l'homme d'après Guy Palmade. *Laval théologique et philosophique*, 36(1), 77–87.
<https://doi.org/10.7202/705775ar>

LA « SCIENTIFICITÉ » DANS LES « SCIENCES » DE L'HOMME D'APRÈS GUY PALMADE

Jean-Dominique ROBERT

GUY PALMADE, professeur à l'Université de Lausanne, travaillant parallèlement en sociologie et en psychologie, est aujourd'hui un auteur bien connu par ses travaux sur l'*interdisciplinarité*, spécialement dans les sciences de l'homme¹. Son dernier ouvrage : *Interdisciplinarité et idéologies* nous a paru constituer un élément révélateur du dialogue qui s'institue depuis quelques années, entre chercheurs de diverses disciplines, et qui a trait spécialement à l'état des sciences de l'homme, à leur « interdisciplinarité » et aux critères possibles de leur spécificité.

Étant donné notre propos, nous ne comptons pas mettre ici en lumière les précieuses recherches de G.P., relatives à la notion d'« interdisciplinarité » — le mot étant mis entre guillemets, car il propose, dans certains cas, le terme de « co-disciplinarité ». Il parle aussi de « multi-disciplinarité » ou de « trans-disciplinarité » ; avec, d'ailleurs, de multiples sous-distinctions. Cela permet de clarifier les problèmes en les posant, d'abord, de façon déterminée, selon les divers cas en cause².

Par contre, nous allons nous attacher à son texte pour en souligner les éléments propres à éclairer le problème que notre titre évoque. Nous procéderons par sections, dont la première est la suivante.

1. *La psychotechnique*, Paris, PUF, 1948 ; *La caractériologie*, PUF, 1949 ; *La psychothérapie*, PUF, 1951 ; *Les méthodes en pédagogie*, PUF, 1953 ; *L'unité des sciences humaines*, Paris, Dunod, 1961. Sous la direction de G.P. ont paru deux volumes : *L'économique et les sciences humaines*, Dunod, 1967. Enfin, en 1977 : *Interdisciplinarité et idéologies*, Paris, Éd. Anthropos. Par ailleurs, un volume est annoncé : il sera centré sur la notion de « conduite », pour des raisons qui seront dites dans le présent article.

2. Tout le premier chapitre (pp. 15-44) est consacré à cette mise au point d'ordre sémantique.

1.0. *État actuel des sciences de l'homme et leurs rapports
aux idéologies en cours*

1.1. Nous savons que G.P. a intitulé son travail *Interdisciplinarité et idéologies*. Aussi, dès les premières pages, il écrit : « Il serait illusoire de vouloir découvrir les obstacles à l'interdisciplinarité simplement à travers les avatars que peuvent rencontrer des équipes interdisciplinaires au travail ». Il importe donc au premier chef de « montrer comment les contradictions de la société produisent des discours ayant pour effet de les voiler, et comment ces discours écartent la recherche d'une interdisciplinarité réelle ». La chose s'impose, par ailleurs, de façon plus impérative, dans le cas des sciences de l'homme, « domaine où les idéologies trouvent le plus aisément leur place » (p. 9).

1.2. C'est là un fait qui peut être mis en lumière par les affirmations suivantes de G.P. : Notre « époque nous semble, en effet, marquée, en ce qui concerne les sciences humaines, par de nombreuses propositions qui veulent s'inscrire sur le terrain de la science, ou prescrire ses conditions d'apparition, mais dont les significations se multipliant et s'opposant deviennent de plus en plus difficiles à saisir. Quand on se reporte de l'une de ces propositions à une autre, les perspectives semblent souvent se renvoyer de façon déformante, comme si les problèmes étaient pris de biais, d'une manière à chaque fois partielle, sans que les oppositions puissent se maîtriser vraiment ou les complémentarités s'assurer. Alors que des appels — aux résultats souvent contradictoires — à la scientificité et à ce en quoi elle devrait consister ne manquent pas, la scientificité semblerait en ces domaines de plus en plus difficile à saisir. C'est alors une méthode que de dégager une conception de la science, qui soit à la fois assez pauvre et assez complète pour proposer une base d'examen et de discussion » (pp. 149-150). Plus explicitement : « Les méthodes d'interrogation du réel restent dans les sciences humaines souvent livrées à des techniques locales et décousues, et plus soumises à des condamnations idéologiques a priori qu'à un examen critique visant à les "corriger" et à les assurer d'une manière pertinente » (p. 151).

1.2.1. À tout cela s'ajoute un autre fait, que G.P. souligne à très juste titre : « Les passions doctrinales, qui se désintéressent de l'effort d'"enformation informante", et d'autre part le désir d'obtenir rapidement des résultats dans l'étude des problèmes sociaux complexes qui émergent, se conjuguent ici pour reléguer à l'arrière-plan les problèmes de méthode, et ainsi "dérouter" la science. En bien des cas, le résultat est que la mode s'empare des méthodes de recherche, et que l'on voit différentes techniques se succéder avec chacune son "heure de gloire" » (p. 151).

1.3. Des exemples concrets de « mouvements » qui poussent à l'« idéologisation » sont signalés. G.P. les décrira d'ailleurs de façon explicite dans de longs développements. Mais, écrit-il d'abord : en bref, « c'est par l'étude critique du structuralisme, d'une certaine philosophie qui par ses références à la linguistique prétend, au moins partiellement, se constituer comme une sorte de science des sciences de l'homme — à un moindre degré de l'approche systémique et de certains aspects de la théorie des systèmes — que nous serons en mesure de mettre en évidence ces mouvements idéologiques caractéristiques » (pp. 9-10).

1.4. Dans le cas des sciences de l'homme — et G.P. y insiste avec force —, il y a donc des difficultés spéciales qui font obstacles à l'« interdisciplinarité » sous ses différentes espèces. Ce qu'il exprime comme suit : « en dehors du fait que le terme recouvre des notions distinctes, et du manque de clarté qui règne à ce propos — des obstacles de deux natures principales s'opposent à la constitution de l'interdisciplinarité » (p. 11).

1.4.1. « D'une façon générale, les sciences de l'homme — ou prétendues sciences — sont marquées par une sensible disjonction entre les disciplines (au sens académique du terme) et les théories. Il en résulte que, d'une part, les disciplines enseignées sont plus des « conglomerats » de techniques et de théories restreintes qu'elles ne peuvent prétendre du statut scientifique, et que d'autre part les théories sont souvent plus des doctrines impérialistes de caractère idéologique — entretenant les unes avec les autres des rapports d'antagonisme — que des théories scientifiques » (pp. 11-12).

1.4.2. Cet antagonisme, par conflits d'*impérialismes* réciproques, se fait sentir, par exemple, entre sociologie et psychologie (p. 56 et ss.). Alors que « les problèmes vrais sont ceux qu'il conviendrait de résoudre pour faire progresser la connaissance, par exemple derrière une opposition polémique entre psychologie et sociologie résideraient des problèmes réels, qui exigeraient une compréhension interne de ces deux disciplines afin de pouvoir être abordés et de progresser dans leur résolution » (p. 58).

1.4.2.1. Mais hélas, fort souvent, le conflit qui se traduit par des « réductions » mutuelles : *psychologisme* ou *sociologisme*, est concrètement engagé de telle sorte que les options théoriques générales qu'ils impliquent ne se disent pas, se *cachent* même (p. 110) ! Ce que G.P. explique très bien : « On montrerait dans beaucoup de cas que la situation est surdéterminée : le découpage ontologique produit par le discours d'apparence scientifique assurant à la fois l'être politique et l'être professionnel de l'instance qui parle. Ainsi, le psychologisme serait-il à la fois un produit de la petite bourgeoisie et de la profession de psychologue. Quelques conceptions modernes, dans les sciences de l'homme, doivent bien, sous leur sophistication, avoir pour déterminant réel le souci latent de justifier un groupe socio-professionnel tout en s'assurant l'accès à une dignité politique critique » (p. 110).

1.5. Il existe aussi un grave péril d'idéologisme qui se « manifeste alors essentiellement par une demande abrupte de se libérer des « disciplines », la nostalgie de l'unité du vécu naif, le désir de saisir une globalité confuse, un objet qui soit en quelque sorte complet dans une identité assurée » (p. 21). On y reviendra.

1.6. Enfin, G.P. a parfaitement indiqué une dernière espèce d'idéologie, qui est de plus en plus à la mode actuellement. Écoutons-le : « L'analyse en terme d'idéologie devrait aussi porter sur les idéologies qui s'expriment en partie sous forme de critique des idéologies. Dès qu'un discours (qui prétend informer de quelque autre forme que ses formes propres) n'est pas lui-même inséré dans un dispositif de double insertion que produit d'autre part le discours plus général auquel il appartient — alors les formations qu'il produit ne sont plus informantes, elles ne peuvent le devenir que par l'interrogation d'un autre discours en lui-même plus insertif. L'usage du concept

d'idéologie, la dénonciation des idéologies autres, ne sont pas en soi conjuratoires de sa propre idéologie » (pp. 110-111).

1.7. Les conclusions de G.P. sur l'emprise de l'*idéologique*, au cœur des disciplines relatives à l'homme, sont nettes et particulièrement éclairantes, sur l'état actuel des « sciences » de l'homme : « La diversité antagoniste des théories-doctrines, la disjonction entre l'univers théorique et les techniques des sciences par où les antagonismes menacent de se poursuivre sans fin et se multiplier, ne peuvent s'expliquer que par le développement des idéologies — lesquelles doivent correspondre à des contradictions fondamentales. Une première tâche doit être de mettre en évidence les grands mouvements constitutifs de ces idéologies... Elles tendent en permanence de prendre la place des sciences de l'homme, c'est-à-dire fondamentalement à consacrer une fausse image de l'homme, qui, dans les cas que nous avons étudiés, se révèle être une image de ce qui serait son absence radicale » (p. 290).

2.0. *Le problème de l'unité des sciences de l'homme en fonction de la notion de conduite*

2.1. Chacun sait que toutes les sciences de l'homme tentent de le cerner comme *objet* de leurs investigations spécifiques, et que ce qui constitue, en quelque sorte, un « domaine commun » de recherche où tout se tient : l'humain, en arrive ainsi à être fractionné. Depuis longtemps déjà les chercheurs s'efforcent de combler les lacunes d'un tel fractionnement car il fait d'une réalité, en fait *nouée et serrée*, une sorte d'humanité « éclatée »³.

2.2. La recherche d'interdisciplinarité, dans le cas des sciences de l'homme, s'impose donc plus que partout ailleurs. Et, parmi les multiples problèmes qu'elle fait surgir, il est évident que la recherche de concepts « trans-disciplinaires », « trans-spécifiques » (ou, si l'on veut employer un terme plus large, comme le fait G.P. : « trans-rationnels ») occupe une place capitale et centrale. Or, c'est ici qu'il propose, en tant que concept *trans-spécifique* de toutes les sciences de l'homme, celui de : « conduite » (pp. 35-36).

2.2.1. « Il convient de mettre en évidence ce qui assure les interconnexions dans le domaine des sciences humaines. La conduite apparaît alors comme une modalité d'être d'où l'on peut dériver les différents objets des sciences humaines, et qui permet de développer le champ des interconnexions constitutives de ces sciences » (p. 35). Qui ne voit en effet qu'un « examen de l'ensemble des sciences humaines montre,

3. Voir nos articles : *Où en sont les sciences de l'homme, aujourd'hui?*, in *Tijdschrift voor Filosofie*, 1968, 375-400 ; *La philosophie à l'heure des sciences de l'homme*, in *Archives de philosophie*, 1968, 72-124 ; *Le problème des « limites » respectives de la philosophie et des sciences de l'homme, devant la montée actuelle des sciences de l'homme*, in *Science et Esprit*, 1968, 195-222 et 409-431 ; *Sciences humaines et phénoménologies*, in *Revue Philosophique de Louvain*, 1968, 102-123 ; *Philosophie et sciences de l'homme, selon J.-P. Sartre*, in *Archives de Philosophie*, 1969, 244-284 ; *Conditions de possibilité d'une anthropologie totalisatrice et intégrative des diverses sciences de l'homme*, in *Laval Théologique et Philosophique*, 1970, 29-56 et 147-166 ; *Les sciences humaines dans « la philosophie des sciences »*, in *Nouvelle Revue Théologique*, 1974, 1067-1078 ; *Les fonctions de la phénoménologie à l'égard des sciences de l'homme et des anthropologies philosophiques*, in *Laval Théologique et Philosophique*, 1977, 273-308.

d'autre part, que le phénomène de conduite apparaît comme central dans toutes les disciplines. Or, on sait que le criterium d'existence d'un être scientifique est la présence du paramètre qui le représente dans le plus grand nombre possible de relations (cf. par exemple — J. Ullmo — *La pensée scientifique moderne* — pages 60 à 62) » (pp. 35-36, note 22).

2.3. Dans le cas où toutes les sciences de l'homme communiquent donc ainsi, de par l'appartenance à un même domaine où le concept de « conduite » est principe d'unité et de dialogue fécond, G.P. préfère, toutefois, parler de « codisciplinarité » : les diverses disciplines, en effet, tout en conservant leur originalité, peuvent se trouver justement « regroupées dans un domaine qui les englobe » (p. 37). On pourrait d'ailleurs montrer (et G.P. l'a fait dans un autre travail de 1954) que, tout en restant au niveau d'une *synthèse inductive* (donc, au niveau scientifique), « les sciences de l'homme devraient (ainsi) constituer un domaine de co-disciplinarité » (p. 40).

2.3.1. Il importe toutefois de souligner que chacune des disciplines en cause, une fois prise dans cet ensemble qui constitue une réelle unité, garde sa spécificité, et que cette unité même *doit* pouvoir rendre compte « de la *spécificité* de chaque discipline » (p. 40).

2.3.2. En d'autres termes plus explicites : « Cependant, cette constitution d'une discipline de « second ordre » n'est en rien la réduction d'une discipline à une autre discipline, et elle doit d'autre part, en principe, conserver l'originalité de chaque discipline. De ce point de vue, l'unité qui doit apparaître n'est pas une unité suppressive des différences, mais elle doit se constituer au contraire en rendant compte de celles-ci » (p. 36).

2.4. G.P., par ailleurs, fait également allusion à un tout autre mode d'« interdisciplinarité ». Ce dernier ne tend plus à regrouper les disciplines de l'homme en un ensemble cohérent, *en fonction d'un domaine commun où règne un concept* transdisciplinaire ou trans-spécifique : celui de conduite. Car, il est alors question d'un type particulier de relation d'une discipline (ou de disciplines) à un autre (ou à des autres), du fait que « des « êtres » caractéristiques d'une discipline (par exemple, la molécule) sont constitués par la structure (ayant des propriétés originales) des combinaisons entre les êtres d'une autre discipline (par exemple, l'atome). J. Piaget parle à ce propos « des situations de mise en hiérarchie, non par simple superposition d'étages... mais par emboîtements structurés comparables aux relations entre groupes et sous-groupes... » » (p. 37).

2.4.1. Un exemple, pris à un domaine particulier : celui des « structures dissipatives, en thermodynamique ; avec les essais de leur utilisation en biologie » (p. 38). On sait d'ailleurs qu'un Prigogine étend cette utilisation par transposition à la sociologie elle-même⁴. Certes, on se trouve là devant des « recherches » au sens fort du mot.

4. Le professeur Prigogine, récent prix Nobel, a depuis quelques années publié divers articles et proposé plusieurs communications à divers congrès. Signalons seulement ici celui du colloque organisé par l'*Académie royale de Belgique*, en mai 1973. Les actes sont intitulés : *Connaissance scientifique et philosophie*, Bruxelles, Palais des Académies, 1975. Voir : *Physique et métaphysique*, pp. 291-319 ; avec discussions, 319-333. Par ailleurs, le sociologue Henri Jane faisait allusion à l'extension des idées de Prigogine à la sociologie, dans son *Introduction* (pp. 1-9).

2.5. Une chose est, en tous cas, certaine, malgré les discussions qui ont lieu depuis des années déjà. « L'idée de parvenir à composer les divers "êtres" des sciences à partir des êtres de la physique semble bien rester une idée guide ; alors même qu'elle se déploie dans un univers épistémologique radicalement différent. Reprenant Ch. Eugène Guye, J. Piaget remarque que nous connaissons la physique de l'inanimé, mais « pas encore suffisamment celle d'un corps en train de vivre, et moins encore celle du système nerveux en train de penser ». La physique ne serait véritablement « générale » qu'après avoir englobé la biologie et même la psychologie. Si la chose était possible, on devrait se trouver en face « d'une théorie générale des systèmes ou des structures, englobant des structures opératoires, celles de régulations et les systèmes probabilistes, et reliant ces diverses possibilités par des transformations réglées et définies » (p. 42).

2.5.1. Devant cette visée unitaire et ces tentatives, auxquelles il est souvent reproché d'être « réductrices », G.P. souligne à juste titre ce qui suit : « Une telle visée suggère que la physique représenterait, parmi les sciences du réel, le mode de connaissance le plus avancé et le plus sûr, ce qui correspond aux impressionnants progrès de cette discipline dans la période qui vient de s'écouler » (p. 42). Or, on est bien forcé de noter aussi que la physique elle-même « semble actuellement rencontrer de fortes difficultés dans son développement, où bien des questions importantes apparaissent encore à résoudre » (p. 42) !

2.5.2. Cet ensemble de données incite alors G.P. à raisonner comme suit : « Supposons cependant que le programme qu'envisageait Ch. Eugène Guye se trouve suffisamment réalisé, et dans une certaine mesure on voit dès maintenant se préfigurer une telle réalisation : la reconstruction des êtres scientifiques de différents niveaux serait produite à partir d'une science qui se trouve en face de problèmes importants non résolus » (p. 42).

2.5.3. Toutefois, laissant cette question en suspens, G.P. finit par énoncer quelques conclusions importantes sur la visée spécifique d'interdisciplinarité qu'il vient d'envisager.

2.5.3.1. « Reconnaissons qu'une telle construction apporterait une intelligibilité plus grande des phénomènes, et serait éventuellement à l'origine de découvertes dans le champ de disciplines autres que la physique » (p. 42).

2.5.3.2. Toutefois, ceci posé et accepté, poursuit G.P., « ne supprimerait pas pour l'essentiel les problèmes structuraux originaux de ces différentes disciplines, et en admettant même qu'à partir de ces apports les perspectives à l'intérieur de ces dernières se trouvent radicalement renouvelées, il n'en resterait pas moins que celles-ci garderaient justement leur originalité construite — par rapport à la structure de la discipline utilisée au départ de la construction. Pour ces raisons, et pour d'autres, le fait de rendre compte par construction ne peut être confondu avec une opération de réduction » (pp. 42-43).

2.5.3.2.1. Cette ultime conclusion de G.P. nous paraît absolument capitale, car elle va, *très justement*, à l'encontre d'une tendance fort à la mode — aujourd'hui

encore, hélas —, et qui passe sans sourciller du nécessaire réductionnisme *méthodologique*, proprement *scientifique*, à un inacceptable réductionnisme *idéologique*⁵.

3.0. *La question du sujet, dans les sciences de l'homme*

3.1. On connaît la manière dont se pose cette espèce d'insertion du *sujet qui fait la science* dans l'*objet même de la recherche*; le « modifiant » *nécessairement*. La physique elle-même a mis en lumière, à sa façon, ce « courtcircuitage » — si l'on peut dire — de l'*objet* par le *sujet faisant la science*. Le problème de cette « circularité » — si l'on préfère — se pose, évidemment, de façon spécifique dans toutes les sciences de l'homme, et un Goldmann est parfaitement connu pour sa manière à lui de le résoudre : il introduit en effet *dans l'objet*, le *sujet* et les *valeurs* qui sont propres au sujet, qui est inséré de la sorte dans l'objet scientifique de recherche. C'est d'ailleurs bien ce qui lui a été reproché⁶.

3.2. G.P., quant à lui, est très conscient des difficultés propres aux sciences de l'homme, du fait même de la circularité évoquée plus haut. Quand il s'agit de ces sciences, on se trouve toujours, en effet, en connexion avec des conceptions « concernant l'homme et la société ». Or, « les référents auxquels on s'adresse pour analyser concrètement la situation et mieux l'aborder sont constitués par ce qui était justement en question » (p. 73) ! Par ailleurs, on ne peut en sortir en faisant tout bonnement référence au simple « sens commun », ni à un quelconque « réalisme empirique » ! Par ailleurs, précise G.P., prenant nettement position : « nous n'entendons pas ici suggérer... une théorie qui, soulignant que dans les sciences humaines l'objet comporte le sujet, les enfermerait en quelque sorte dans un cycle sans issue » (p. 73). Dès lors, que faire ? Voici une première réponse : « à notre sens, l'« être » scientifique le plus caractéristique des sciences humaines ne réside pas dans un « objet-sujet », mais dans des conduites d'une certaine nature » (p. 74).

3.3.1. Nous voici donc, à nouveau, renvoyé par G.P. à son concept trans-spécifique de « conduite ». Celui-ci doit se révéler ici comme ce qui permet de sortir du cercle « sujet-objet », que d'aucuns signalent, précisément, comme une des nécessités et donc, aussi, l'un des *critères* de toutes les sciences de l'homme.

3.3.2. Sous ce biais nouveau, essayons donc de mieux voir la position de G.P. en la matière. Voici une première approche : « Le problème de l'interprétation (des conduites) devient ainsi un problème tout à fait central pour les sciences humaines. Or, et sans avoir à nous étendre ici sur le sujet, la nature de l'interprétation (des conduites) nous apparaît distincte de celle de l'information ; en bref, c'est à son propos que les problèmes de l'inconscient apparaîtront de la manière la plus directe — et non plus les problèmes de la non-connaissance. Ainsi sans doute se révèle la nature des obstacles spécifiques (et majeurs) internes aux sciences humaines » (p. 74).

5. Nous nous sommes plusieurs fois expliqué nous-même à ce sujet. D'abord dans un colloque à Sènanque, en 1977 (sous la dir. des professeurs Gavaudan — biologiste à Poitiers et Duschènes — physicien à Liège. Les actes sont sous presse. Voir aussi notre article dans *Archives de Philosophie*, 1979.

6. Voir notre article : *Tijdschrift voor Filosofie*, intitulé : *La spécificité de la scientificité des sciences de l'homme*, 1977, 677-704 ; *La spécificité des « sciences humaines » d'après Jean Ladrière*, in *Archives de Philosophie*, 1976, 42-60.

3.3.3. Un second texte introduit ensuite des précisions utiles, en distinguant ce qui est du domaine de la *formation* en science, par mode: 1°) d'*informations*, 2°) d'*enformations*. Dans le premier cas, les disciplines de l'homme reçoivent donc leur formation (c'est-à-dire leurs *déterminations propres*, en tant que sciences) comme toutes les autres disciplines. Dans le second, par contre, il y a *enformation*, c'est-à-dire, ici, une « interprétation » *nécessaire* du « donné » (si on peut l'appeler ainsi). En d'autres termes, c'est dire que le sujet est à l'œuvre et apporte donc ce que G.P. appelle « le sens d'une conduite totalisante ». Celle-ci « n'est plus simplement de l'ordre de la forme — plus précisément des “informations” — *commune à toute science*. D'où la conclusion : « Sans la totalité des opérations qui se révèlent orientées vers la conduite, celle-ci n'existerait pas; mais inversement, cette totalisation n'existerait pas sans le sens que lui donne la conduite » (p. 83).

3.3.4. *Totalité, sens, projet* viennent ainsi éclairer la notion de « conduite », mise par G.P. au centre même des problèmes posés par l'unification des disciplines de l'homme. Comme il le dit explicitement : « Des conduites existent dans la société qui “traversent” les domaines correspondants aux différentes sciences humaines » (p. 87). C'est qu'en effet « la réalité du monde humain s'est construite par de multiples projets qui ont en quelque sorte installé dans ce monde les interdépendances qui les caractérisaient, et celui-ci dès lors les comprend ainsi que d'autres qui correspondent aux liaisons qui s'établissent dans la complexité sociale entre ces différents “produits” » (p. 87).

3.3.5. Touchant le problème de la nécessaire *interprétation* des conduites par un *sens totalisant*, G.P. illustre les difficultés qui attendent ici le chercheur en cernant de près le cas du marxisme. Celui-ci en effet a, *évidemment*, son « interprétation totalisante » des conduites humaines. Or, tout en se voulant scientifique, il dépasse, en réalité, le niveau d'interprétation scientifique en y introduisant *effectivement* de l'*idéologique*. Certes, concède G.P., la tentative du marxisme « s'est montrée fort souvent éclairante, lorsqu'il a mis en lumière l'idéologique qui se trouvait à l'œuvre dans ce qu'on appelait les “sciences de l'homme” : il a, de la sorte, montré combien les idéologies étaient “manipulantes” et, donc, “mystificatrices” » ! Par malheur, dans ses propres analyses, s'est glissé aussi l'idéologie ! Si bien que, comme dit G.P. : « la réflexion marxiste en tant que phénomène social ne peut, à son tour, échapper à l'analyse idéologique. La critique marxiste des marxismes nous paraîtrait devoir contenir les valeurs de “correction” et de “réprimande” qui marquent le mouvement de toute science » (p. 75). On ne peut mieux dire.

3.3.6. Étendant ensuite sa critique des idéologies à la psychanalyse elle-même, G.P. conclut : « Dans d'importants secteurs de travaux et de publications, le marxisme comme la psychanalyse apparaissent entièrement inexistants en tant que théories » (p. 76) ! Par là, il recoupait, en partie — et dans son optique à lui —, des remarques capitales de G.G. Granger, dans plusieurs de ses écrits⁷.

7. Renvoyons ici à nos articles sur G.G. Granger : Compte rendu détaillé de son *Essai d'une philosophie du style*, in *Revue Philosophique de Louvain*, 1972, 282-293 ; *Les positions épistémologiques de Gilles Gilles-Gaston Granger en sciences de l'homme* in *Laval Théologique et Philosophique*, 1975, 239-263.

4.0. *Les sciences de l'homme: fonctions du structuralisme et de la « théorie des systèmes » à leur égard*

4.1. En commençant, nous avons dit que G.P. mettait l'accent, dans son travail *Interdisciplinarité et idéologies*, sur les dangers trop réels de l'invasion sournoise et toujours mystifiante de l'idéologique au cœur des recherches — fussent-elles animées de la plus sincère volonté de scientificité! À cet égard, le « structuralisme » et la « théorie des systèmes » occupent une place dont il faut nettement délimiter les conséquences.

4.2. G.P. ne nie pas que l'un et l'autre « ont dû contribuer pour leur part — encore que par des voies différentes — à faire ressentir et développer le besoin pour les sciences humaines de constituer leur propre formalisme » (p. 280). En d'autres termes — et en ce qui concerne le premier —, « l'orientation structuraliste a invité d'une part à renouveler les formalisations, et à considérer d'autre part que celles-ci devraient non seulement permettre la mise en ordre des observations, mais livrer l'ordre même de structuration des phénomènes » (p. 281). Reste que certaines prétentions de type structuraliste, dans les sciences de l'homme, ont fini par aboutir, pense G.P., à un type d'idéologie qui sert finalement de couverture. Pour être clair : le structuralisme « a abandonné son destin propre, dans la mesure où la recherche des formalismes restait en suspens. N'est-il pas question, au contraire, de trouver des formalismes "qui peuvent permettre de construire une *connaissance* de ces structures, par lesquelles le réel est muni de *conduites*?" » (p. 281, souligné par nous).

4.3. Ainsi donc, sous la plume de G.P. apparaît, une fois encore, au cœur des sciences de l'homme, le concept central — et nécessaire, à ses yeux — de : « conduite ». Écoutons-le : « Le réel étudié par les sciences de l'homme a comme caractéristique centrale d'être muni de certaines conduites, qui à la fois sont "déterminantes" et déterminées. Ces conduites ne peuvent exister dans l'ordre de ce réel que si elles sont déterminées par lui, mais elles n'existent en tant que conduites que si dans un sens et d'une certaine manière elles déterminent leur propre production » (p. 281).

4.3.1. On voit, dès lors, le sens de l'affirmation qui fait appel au marxisme. « C'est la force de la perspective marxiste de se situer au centre de cette apparente contradiction et son problème est de progresser dans la connaissance de celle-ci » (pp. 281-282).

4.3.2. Le bien-fondé de cette remarque s'éclaire d'ailleurs par le souvenir de polémiques relativement récentes entre Sartre et Lévi-Strauss⁸! Mais, allons à l'essentiel.

4.3.3. Comme le dit G.P., « le propre des sciences est de rechercher des déterminismes et c'est toujours un problème pour elles de trouver l'unité de ces déterminismes. Par contre, l'idéologie procédera, d'une part, par assimilation simple

8. Très révélateurs les deux numéros de la revue : *L'arc*, 1) Lévi-Strauss, 1963, no 26; 2) Jean-Paul Sartre, 1966, no 30. On y trouve d'excellents articles et de précieux éléments de bibliographie.

entre les déterminismes, d'autre part, par confusion entre les structures déterminantes et les structures de détermination. Nous avons vu ainsi comment C. Lévi-Strauss identifiait le déterminisme général "des choses", les déterminismes en œuvre dans la détermination de la connaissance par cette chose particulière qu'est le cerveau et la connaissance des déterminismes qui est produite par celui-ci » (p. 282). Or, à expliquer le *social* « exclusivement par des régulations », Lévi-Strauss « postulait implicitement qu'il était entièrement déterminé par la détermination de son fonctionnement, et ainsi... maintenait dans l'obscurité son identité et le déterminisme de celle-ci » (p. 282).

4.3.3.1. Tout en se faisant l'accusateur du structuralisme de Lévi-Strauss, G.P. tient toutefois à modérer ses reproches. En effet, « étudier les phénomènes de régulation est en soi indispensable à la pleine compréhension des conduites ». Mais il faut que la chose soit complétée « tant par l'élucidation de celles-ci que par le dévoilement de leurs antagonismes » (p. 282).

4.4. Nous sommes, par là, conduit à mettre en lumière la manière dont G.P. en arrive aussi à critiquer la « théorie des systèmes », *en ce qu'elle contient d'idéologique*. Ce faisant — et il importe de le souligner —, il n'entend pas *exclure* cette théorie de la science, mais bien *inviter* à la corriger, à « la redresser de l'intérieur, vers une visée plus scientifique » (p. 282)⁹.

4.4.1. Pour commencer, il faut donc considérer la théorie des systèmes « comme une ambition lointaine et en vérité asymptotique, dont on soulignera les extrêmes difficultés et sa radicale impossibilité si l'on donnait à l'expression tout son sens. On s'attachera à ne pas utiliser les facilités que propose le concept et l'on s'interdira d'inclure dans une telle "théorie" toute discipline sous ce simple prétexte qu'elle est d'évidence un certain système" » (pp. 283-284).

4.4.2. Ensuite, « on se gardera de considérer l'analyse des systèmes — sous la forme où celle-ci existe — comme une sorte de correspondance technique d'une théorie des systèmes dont elle serait l'application. Au contraire son actuel technicisme sera analysé dans la perspective propre aux sciences de l'homme » (p. 283).

4.4.3. Enfin, « on substituera à cette perspective paresseuse pour laquelle la notion de système et les propriétés qu'on lui attribue constituent en soi une explication des phénomènes humains — une recherche théorique effective portant sur les spécificités de ces phénomènes, sur "le" système des sciences de l'homme » (p. 283).

4.4.4. Si l'on parvient, par ailleurs, à éviter l'idéologique qui guette particulièrement le chercheur dans l'utilisation de la notion de système ou dans celle de la théorie des systèmes, il faut bien se rendre compte que surgit, en fait et malgré tout, un *problème majeur*. Il consiste « à articuler la notion de régulation et la notion de

9. L'Académie internationale de philosophie des sciences a organisé en 1975 un *Colloque* sur la notion de « Système » et sur la « Théorie des systèmes ». Y participaient des spécialistes comme Lazzlo. Le professeur Prigogine s'y trouvait. Avec sa prudence coutumière il a demandé que « système » et « théorie des systèmes » n'en restent point à de vagues analogies, *inutiles à toute vraie recherche* et même dangereuses.

conduite et à situer le concept de contradiction qui émerge plus particulièrement avec cette seconde notion » (p. 284).

4.5. Dernière remarque importante, relative à la théorie des systèmes et à son usage dans les sciences de l'homme : « La cybernétique et la théorie des systèmes ne contiennent pas de théorie du langage, mais elles ne contiennent pas véritablement une conception élaborée et pertinente de l'information. Il convient donc de préciser le concept d'information et de le situer dans une théorie des langages, laquelle ne serait elle-même qu'un aspect d'une théorie des conduites » (p. 285)¹⁰.

4.5.1. Faisons remarquer que G.P. annonce (en note : n. 8, p. 285), qu'il termine un ouvrage consacré « à l'étude des rapports entre les conduites et les langues ». Il faudra donc attendre ce volume pour aller au delà d'indications trop brèves mais déjà significatives.

5.0. Il nous reste pour compléter l'analyse d'*Interdisciplinarité et idéologies*, à conclure comme suit avec G.P.

5.1. Les sciences de l'homme « se caractérisent par une disparité notable entre les disciplines insertives et les théories. Aux disciplines correspond une situation où dominant des phénomènes de "conglomération", aux théories la lutte entre des thèses concurrentielles et souvent opposées. La tâche essentielle doit être ici d'instaurer à l'inverse une situation de complémentarité et d'interrogation réciproque — mais aussi de tension — entre le débat théorique et une recherche portant sur le réel humain et social. Dans la mesure où l'on assiste plus ou moins de nos jours à une sorte d'éclatement des grandes théories, où celles-ci à leur tour éprouvent des disjonctions internes, on peut espérer que par cette menace même la visée réaliste pourra trouver les conditions de son instauration » (p. 290).

5.2. « La diversité antagoniste des théories-doctrines, la disjonction entre l'univers théorique et les techniques des sciences par où les antagonismes menacent de se poursuivre sans fin et se multiplier, ne peuvent s'expliquer que par le développement des idéologies — lesquelles doivent correspondre à des contradictions fondamentales... Elles tendent en permanence de prendre la place des sciences de l'homme, c'est-à-dire fondamentalement à consacrer une fausse image de l'homme, qui, dans les cas que nous avons étudiés, se révèle être une image de ce qui serait son absence radicale » (p. 290).

6.0. Les pages d'analyse qui achèvent doivent — du moins l'espérons-nous — jeter quelque lumière sur certaines faces de ce qu'on pourrait appeler : la *situation précaire* de la scientificité dans les sciences de l'homme. Il nous semble que Guy Palmade a eu parfaitement raison d'insister sur son « devenir *difficultueux* », et sur les dangers *spécifiques* que court, chez elles, la visée d'une scientificité *essentiellement* en marche.

10. Sur le sens *profond* de la cybernétique et des théories de l'information, il faut lire le dernier et si sympathique travail de synthèse de Edgar Morin : *La Méthode*, I. *La Nature de la Nature*, Paris, Seuil, 1977.